

L'EXPLOSION D'OPPAU

Les troupes françaises, ayant à leur tête le général Degoutte, ont participé au sauvetage.—Le haut commissariat français distribue des secours.

Mannheim.—De la florissante ville d'Oppau, il ne reste que ruine et désolation. Ses 6,500 habitants, qui pour la plupart étaient des hommes employés à l'usine de produits chimiques, Badische Aniline, sont morts ou blessés. On ne voit plus que des soldats français en uniforme, fouillant dans les décombres, relevant les morts et les blessés après des efforts inouïs.

Le dernier bilan de la terrible catastrophe était de 1,100 morts et 4,000 blessés, c'est-à-dire plus de victimes dans la région Mannheim-Ludwigshafen qu'il n'y en a eu dans les quatre années de guerre. La désolation autour d'Oppau égale en horreur quelque chose de vu ou de vécu à Verdun ou dans les Flandres.

Le 32e corps d'armée de l'armée française, sous les ordres du général Degoutte, a complètement chargé de la région et il n'y a pas un de ses hommes disponibles qui ne coopère avec les médecins et chirurgiens allemands.

Paris.—Les dépêches de Mayence disent que l'explosion d'Oppau s'est produite au cours d'expériences en vue de la compression d'un nouveau gaz insuffisamment connu.

Les délégués du haut commissariat français se sont mis en contact avec le bourgmestre. Les services médicaux français et allemands collaborent étroitement.

Les autorités allemandes ont prié le général Degoutte de transmettre au gouvernement de la République française l'expression de leur reconnaissance pour l'aide prompte et efficace des Français.

Après l'explosion, les troupes françaises assurèrent l'ordre et participèrent activement aux travaux de sauvetage. Deux soldats furent grièvement blessés.

Le général Degoutte a fait venir le personnel sanitaire de l'armée du Rhin et a organisé un service de soupes populaires pour les familles sinistrées.

Le haut commissariat français a remis une somme de 75,000 marks au syndicat ouvrier.

LES FEMMES ET LE DÉSARMEMENT GÉNÉRAL

Nous recevons d'un de nos correspondants la note suivante que nous prenons plaisir à publier :

La France, pays de générosité par excellence, toujours à la tête de mouvements humanitaires, vient de reprendre une vieille pensée de l'abbé de Saint Pierre, qui lui est chère: le désarmement.

Des femmes françaises, nombreuses, ayant une valeur sociale indiscutable: avocats, médecins, femmes de lettres, se sont groupées pour fonder, à la veille de la conférence de Washington, la Ligue Internationale des femmes pour le désarmement général.

Elle adresse un message à toutes les femmes, mères, épouses—particulièrement aux mères allemandes—pour se grouper sous sa bannière afin de crier à tous les échos: Guerre à la guerre!

La ligue est ouverte aux mères: véritables fondatrices et gardiennes de la race, défenseurs naturels de la vie, instinctivement opposées à la destruction des êtres qu'elles ont mis au monde; plus sensibles à la diplomatie d'ordre sentimental qu'aux raisons d'ordre politique, enfin plus accessibles à tous les facteurs de la paix entre humains.

Adresser toutes les adhésions à Mme Moll Weiss, secrétaire générale, 19 quai Malaquais, Paris.

Nous ne sommes pas un peuple belliqueux, agressif, nourrissant je ne sais quel projet de dominations et d'impérialisme; nous demandons seulement que la victoire soit une réelle victoire morale, afin que des calamités de la paix ne viennent pas s'ajouter à nos malheurs incalculables de la guerre. (H. Martin Ginouvier)

NOUVELLES DE PARTOUT

Washington.—Les Etats-Unis préparent pour le 11 novembre des cérémonies pour célébrer l'anniversaire de l'armistice. Tous les délégués à la conférence de la limitation des armements, qui doit commencer ce jour-là, seront invités à se joindre au peuple des Etats-Unis pour prendre part à la grande manifestation qui sera faite par la nation entière.

Hoboken (N. J.)—D'imposantes cérémonies ont eu lieu jeudi dernier à la mémoire de 2,000 soldats dont les corps viennent d'arriver de France sur le steamer "Cantigny" pour être inhumés aux Etats-Unis; plus de trois mille personnes, parents et amis des défunts, y assistaient.

Paris.—Un communiqué officiel d'Angora annonce que la poursuite de l'ennemi continue à l'ouest du Sangarios. La pression turque se développe. Les Grecs abandonnent des quantités de canons, de mitrailleuses et de matériel.

Etampes, France.—Le capt. Bernard de Romanet, célèbre aviateur français, qui avait établi le record de la vitesse pour la distance d'un kilomètre, a été tué instantanément aujourd'hui alors qu'il participait aux courses d'élimination pour la coupe Deutsch de la Meurthe.

UNE ARMÉE QUE RIEN NE DÉCOURAGE

Athènes.—On ne sait pas encore quel rôle définitif aura à jouer l'armée russe du général Wrangel. Vingt mille officiers et soldats de cette armée sont encore sur la péninsule de Gallipoli. Le général Wrangel a tenu réunis les meilleurs éléments de son armée qui a dû sortir de Russie après la victoire des bolchévistes. Il espérait que ses troupes seraient encore nécessaires en Russie pour maintenir un nouveau gouvernement. Mais c'est un espoir dont la réalisation ne semble pas prochaine et les soldats de Wrangel attendent, sous leurs tentes et dans leurs huttes, sur la péninsule de Gallipoli, des événements qui leur permettraient d'être utilisés, en territoire russe.

Le major Jean de Rover, président de la commission de la ligue des nations pour le rapatriement des Grecs qui sont en Bulgarie et des Bulgares qui sont en Grèce, a visité le camp russe. Les officiers et soldats de l'armée de Wrangel lui ont fait la meilleure impression. Le major Jean de Rover a donné les renseignements suivants: "Dans ce camp, il y a 1,500 femmes et enfants, 8,000 officiers, 10,000 soldats et 2,000 cadets qui sont dans les écoles militaires. Ces troupes ont maintenu leur organisation militaire, leur moral est excellent et elles se soumettent volontairement à la plus rigoureuse discipline. Elles ont une confiance inébranlable dans leur chef, le général Wrangel et elles considèrent comme très grande leur mission. Elles sont nourries par la France et le général Wrangel peut donner à chacun de ses soldats un dollar par mois."

UN BEAU RECORD POUR LE CANAL DE PANAMA

Washington.—Malgré la dépression commerciale qui a marqué l'année fiscale 1921, un nouveau record a été établi pour le tonnage passant dans le canal de Panama. Sur les 2892 vaisseaux qui ont traversé le canal, il y en avait 1212 des Etats-Unis, sans compter ceux du gouvernement. Les 970 vaisseaux anglais qui ont traversé le canal ont transporté 3,722,000 tonnes de marchandises. Les vaisseaux américains ont transporté 5,179,000 tonnes de marchandises.

LA VICTIME

Jean.—Papa, il faut que tu augmentes ma pension.

Le père.—Pourquoi?

Jean.—Mais, maman et grand-maman fument toutes mes cigarettes.

Souvenirs d'Enfance D'UNE PETITE AMERICAINE

Il n'y a pas très longtemps que de temps à autre on voit paraître, dans les revues américaines, des "souvenirs" dont les auteurs ne sont point des célébrités, mais des gens comme tout le monde, et qui racontent des choses très simples. Le principal attrait de ces autobiographies est sans doute, pour les Américains, qu'elles leur présentent des images d'une vie très différente de celles qu'ils mènent aujourd'hui: il y avait en ce temps-là des loisirs, de la douceur, de la poésie même; et ils en sont étonnés.

L'évocation de cette existence américaine d'autrefois nous plaît, à nous aussi; mais sans nous surprendre. Nous y retrouvons, sous ses différences de surface, plus d'un point de ressemblance avec notre vieille vie française. Et nous savons gré au Century de juin 1921, de distraire ses lecteurs des émotions brutales du match Carpentier-Dempsey par les pages aimables où Mme Caroline Owsley Brown raconte ses années d'enfance passées dans un Etat du Sud... il y a soixante-dix ans.

La petite Caroline grandit au Kentucky, dans une propriété où ses grands parents s'étaient établis après leur mariage. Ils y avaient bâti une maison en briques qu'on agrandissait au fur et à mesure des besoins de la famille. Elle dut finir par être très vaste, puisqu'elle logea neuf filles, deux fils, des tantes et plus tard des petits-enfants. Les cent esclaves amenés par le jeune ménage s'étaient aussi multipliés, et comme on ne les vendait jamais, le nombre des habitants de cette colonie devint assez considérable. On vivait là sous un régime patriarcal. Chacun dépendait des maîtres, et surtout de la maîtresse. Les journées d'une dame du Sud, en ce temps-là, étaient remplies à déborder. Tout se faisait sur place; le tissage des étoffes de laine, de coton et de lin. La maîtresse taillait les vêtements que les femmes cousaient. Elle distribuait tous les matins les rations de farine, de sucre, de riz, etc. Elle surveillait la cuisson ou la salaison des jambons, la fabrication des conserves et des fromages; inspectait le cellier, le fruitier et la laiterie. Et elle administrait aussi l'huile de ricin et le calomel, appliquait les cataplasmes et ne flanchait même pas devant la nécessité de pratiquer une saignée. C'est l'âge héroïque de la médecine. Quand les nègres étaient trop paresseux, on les menaçait de les envoyer à Liberia, dont la Société de colonisation faisait beaucoup de propagande. Mais jusqu'au Kentucky s'étaient répandus des récits de fièvres malignes, de serpents et de crocodiles, et les noirs ne voulaient pas entendre parler d'acheter leur liberté au prix de si terribles dangers.

Les demoiselles de la maison—filles, jeunes tantes, cousines—étaient élevées par des institutrices qui se succédaient rapidement, car elles se mariaient toutes dans l'année. Le fond de l'instruction d'une fille de qualité était alors le piano et la poésie. Les poèmes de Thomas Moore et de Byron avaient la préférence, surtout ceux de Byron, "regardé comme un homme terriblement dangereux; mais, pour cette raison, grand favori." La mode voulait alors que, pour être belle, une femme eut des yeux noirs, un front de marbre et des boucles couleur aile de corbeau. Malheur aux blondes, et surtout aux rousses! La pauvre petite Caroline, que la nature avait gratifiée de cheveux d'un or ardent, était astreinte à les peigner plusieurs fois par jour avec un démeiloir en plomb pour les faire foncer. On habitait les jeunes filles à dormir avec des gants et même avec un dé à coudre au bout de chaque doigt afin de leur donner une forme fuselée. Cependant on vieillissait plus tôt qu'aujourd'hui. "Que penserait ma grand-mère de ma tête blanche découverte, dit Mme Caroline Owsley, elle qui, à trente ans, portait déjà des bonnets noués d'un large nœud sous le menton."

La maison, très hospitalière, hébergeait parents et amis. Les prétendants—les Beaux—des jeunes filles, y ve-

NECROLOGIE

EUILHET — M. Romain Euilhet, époux de Rosina Rommel, est mort dimanche, 25 septembre 1921, à l'âge de 68 ans et 7 mois. Il était natif de France et membre de la Société Française.

HENDERSON—Le Révérend W. G. Henderson est mort à Waveland, Miss., vendredi, le 23 septembre 1921, à l'âge de 62 ans. Il était le fils de feu John L. Henderson et d'Alice Tonry.

MITCHELL—M. George T. Mitchell, époux de Raryanna Sedgley, est mort lundi, 26 septembre, 1921, à l'âge de 82 ans.

ROPER—Le soldat William Auguste Roper, de la compagnie B, Cinquième Régiment de la Marine des Etats-Unis, fils de feu Wm. Roper et Maggie Morris, et frère de Mme O. Carlson et de Mme A. P. Bayhi, est mort en brave sur le champ de bataille en France le 6 novembre 1918, à l'âge de 21 ans.

UNE VICTIME DU ZR-2 EST ENTERREE

Lake Charles.—M. Albert R. Loftin, membre de l'équipage du dirigeable ZR-2, qui tomba en flammes alors qu'il manœuvrait au-dessus de Hull, Angleterre, a été enterré au cimetière Graceland à Lake Charles samedi après-midi. Les honneurs militaires ont été rendus par une escouade de la Garde Nationale. La Légion Américaine, ainsi qu'un grand nombre d'anciens marins et d'officiers de marine, ont assistés aux funérailles.

UN BRAVE EST INHUME

Dimanche après midi ont eu lieu les funérailles du soldat Horace Crespo, soldat de l'armée expéditionnaire américaine, qui tomba au champ d'honneur le 4 octobre 1918, lors de l'offensive de l'Argonne, dont les dépouilles ont été ramenées à Alger, sa ville natale.

La Légion Américaine d'Alger, du poste Crespo, qui est nommée en l'honneur de ce brave, était bien représentée, et une escouade de "doughboys" ont rendus les honneurs militaires.

IL TUE SON FRÈRE ACCIDENTELLEMENT

Alors qu'il jouait avec son petit frère, Reynolds, âgé de 18 mois, le jeune Stanley Rousseau, âgé de cinq ans, l'a tué d'un coup de fusil.

Les jeunes enfants jouaient au "hold-up" et lorsque le petit Reynolds refusa de lever les mains, son frère tira la gachette du fusil qu'il tenait en joue et qui est la propriété de leur frère aîné, âgé de 14 ans, croyant que le fusil n'était pas chargé. La cartouche de 22 que contenait le fusil alla se loger dans la cervelle de l'infortuné bambin. Le jeune Stanley a été relâché comme ayant agi sans discernement.

naient en troupe. Une grande chambre à plusieurs lits, qu'on appelait "la chambre des Beaux"—leur était réservée. Ils y couchaient les soirs de danse.

Les enfants passaient alors après les grandes personnes. Cela semblait à tout le monde, et à eux-mêmes, juste et naturel. Ils prenaient leurs repas à une seconde table; et il arrivait parfois que tous les gâteaux avaient été mangés par leurs aînés. Ils s'accoutumaient ainsi très jeunes à faire bonne mine aux déceptions.

Caroline évoque avec enchantement le "jardin de la grand-mère," enguirlandé d'une plante verte et aqueuse appelée Ambrosia, qui donnait de petites boules parfumées; et les fêtes, les noces surtout, qui agitaient si fort son petit peuple noir. En lisant ces pages simples et gracieuses, on s'attache à cette petite fille qui ressemble à ces amis de notre jeunesse, les enfants de Mme de Ségur, et que d'amusants dessins nous montrent se promenant à la main d'une négresse en jupe ample et courte et en fichu Marie-Antoinette.—Ch.